



HAL
open science

Nature et qualité de vie : un héritage idéologique commun

Samuel Depraz

► **To cite this version:**

Samuel Depraz. Nature et qualité de vie : un héritage idéologique commun. *Revue de l'Economie Méridionale*, 2003, La qualité de vie / numéro double thématique, 50e anniversaire de la REM, 51 (1-2), pp.123-128. halshs-01547177

HAL Id: halshs-01547177

<https://shs.hal.science/halshs-01547177v1>

Submitted on 26 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NATURE
ET QUALITE DE VIE
Un héritage idéologique commun

par
Samuel DEPRAZ *

Pour un géographe, analyser la « qualité de vie » conduit assez vite à se demander si cette expression a des conséquences concrètes dans l'organisation des territoires, si elle permet d'expliquer certains choix sociaux en matière d'architecture, d'urbanisme, d'infrastructures ou d'aménagements paysagers, selon l'échelle considérée. On recherche en somme la traduction sur l'espace d'une représentation sociale.

Ayant travaillé sur les représentations de la nature et les aménagements paysagers dans l'espace urbain – parcs publics, projets de réseaux verts – puis maintenant dans l'espace rural – création des parcs nationaux, je me propose ici d'interroger ces représentations en termes de « qualité de vie » et ceci sur le temps long.

Il apparaît dès lors (a) que le rôle du naturel et des aménagements paysagers semble central dans la définition de la « qualité de vie », qu'il est même intrinsèquement lié à l'émergence historique des préoccupations en matière de qualité de vie. Ce tissu conjonctif liant les deux notions s'explique (b) par un façonnement idéologique commun, par des représentations utopiques dans le champ de l'aménagement. Sans cerner

* Laboratoire M.T.E. – U.M.R. 5045 Université Paul Valéry / Montpellier III, Route de Mende 34 199 Montpellier Cedex 5 – s2praz@aol.com

précisément ce qu'est le contenu sociologique concret de l'expression « qualité de vie », on se raccroche bien souvent à des représentations inconscientes aux résurgences culturalistes¹ voire régressives auxquelles se raccroche également l'idée de « nature ».

Et il apparaît *in fine* (c) que cette idéalisation qualitative de la nature, présente dans la plupart des théories et des réalisations paysagères, a peu varié au fil du temps : si les mots changent, le discours reste le même pour dire la nature ; il existe dans ce domaine une constance civilisationnelle bien plus profonde que les modes qui peuvent l'altérer.

Un champ notionnel né de l'introspection sociale

Il est moins facile d'énoncer ce que contient la « qualité de vie » que de dire ce qu'elle n'est pas. Elle n'a pas valeur de concept, tout d'abord : l'expression n'appartient en propre à aucun lexique disciplinaire, elle n'est pas marquée du sceau d'un auteur particulier et fait l'objet de débats au sein même des disciplines qui s'en sont saisies. Ce n'est pas même une notion : l'expression est large ; elle rassemble en fait une série d'autres notions en nombre variable, qu'il s'agisse de l'environnement, de la santé ou encore du niveau de vie ; encore cette liste est-elle loin d'être exhaustive.

Proposons donc de désigner la « qualité de vie » comme un *champ notionnel* qui recouvre un contenu social, qualitatif et subjectif. Nous l'envisageons surtout comme une réponse, de la part de certaines sciences sociales, au besoin de mieux prendre en compte la dimension inquantifiable – voire irrationnelle – des sociétés humaines dans des analyses économiques, géographiques ou sociologiques.

La « qualité de vie » est en effet du domaine du discours, de l'affectif : cette part d'implicite voire d'inconscient est précisément ce qui rend complexe la formalisation des termes. Qui plus est, elle est relative ; elle ne peut être appréhendée *que* dans un contexte social bien déterminé. C'est ceci qui impose le recours à une approche pluridisciplinaire : le géographe ou l'économiste ne pourront ici se passer des apports de l'anthropologue et de l'historien.

Ceci me conduit d'ailleurs à risquer une limitation de l'acception de l'expression aux seules sociétés occidentales, voire à ses franges intellectuelles aisées.

Le territoire de validité de la « qualité de vie » semble en effet étroitement lié aux sociétés les plus riches qui se sont largement affranchies de contraintes matérielles et sanitaires au quotidien. Non qu'il n'y ait « qualité de vie » ou ce qu'on veut entendre par là dans des sociétés plus pauvres ; la notion est toute relative.

¹ Mon propos doit beaucoup à la dichotomie progressisme / culturalisme développée par Françoise CHOAY in *L'Urbanisme, utopies et réalités – une anthologie*, Points Seuil, 1965.

Mais ce qui disqualifie vraiment l'emploi de l'expression hors des sociétés les plus riches ressort de son origine culturelle et non de sa dimension matérielle. On peut en effet concevoir la réflexion autour de la « qualité de vie » comme l'expression d'une mauvaise conscience collective de la part des nantis. En effet, l'expression est issue d'un référent culturel de pays riches, d'une société de l'aisance matérielle qui cherche à théoriser son *modus vivendi* en s'interrogeant sur les origines de l'inégalité parmi les hommes aux fins éventuelles de l'atténuer. Son emploi est largement politisé.

Le risque de projeter l'expression de « qualité de vie » hors de cette sphère culturelle est donc surtout celui du non-sens anthropologique. Qu'il y ait débat autour de sa définition même dans les sphères réflexives dans pays riches augure mal de sa transposition hors de ce contexte précis.

Une fois ces préambules posés, et en se limitant au contexte culturel des sociétés occidentales dites « développées », comment expliquer l'apparition de la locution ?

Le seul fait de vouloir nommer ce qui fait « qualité » dans le quotidien de la vie montre l'existence d'un processus d'analyse introspective d'une société sur elle-même à des fins opératoires. C'est ainsi une interrogation qui me semble liée – au minimum – à l'urbanisme et aux préoccupations hygiénistes du dix-neuvième siècle dans le contexte des révolutions industrielles.

Pourquoi voit-on apparaître cette réflexion sociale à cette époque ? Les motifs étaient alors divers. Ce pouvait être tout d'abord l'inquiétude envers le mécontentement grandissant du prolétariat en période de crise économique (cf. l'œuvre de Lewis Mumford sur l'Angleterre du dix-neuvième siècle), ou des visées paternalistes afin d'améliorer la productivité et les conditions du travail ouvrier (*Société philanthropique* en France dès 1803 ; grandes entreprises avec leurs cités ouvrières, telles Schneider ou Lever). La « qualité de vie » résulte alors d'un principe d'efficacité sociale, d'une analyse de type coûts/avantages.

Mais bien souvent s'y greffe une prise de conscience politique ou religieuse. Qu'on pense à l'œuvre du catholicisme social, de Frédéric Ozanam à Albert de Mun et son *Œuvre des cercles catholiques ouvriers* (1871), en passant par René de La Tour du Pin. Au plan politique, rappelons l'importance de la création du *Musée Social* par Frédéric Le Play et Emile Cheysson en 1895 et de sa *Section d'hygiène urbaine et rurale* en 1908 ; le rôle de la *Société Française des Architectes Urbanistes*, créée en 1913 et l'action politique d'André Siegfried avec la *Société Française des Habitations à Bon Marché* durant l'entre-deux guerres.

Dans ce cas, ces prises de positions dépassent le cadre rationnel pour se camper dans une posture idéologique dont il convient de cerner les présupposés.

Si l'expression de « qualité de vie » n'est pas forcément employée comme fil conducteur de la réflexion ou n'apparaît pas en tant que *leitmotiv* discursif, le champ notionnel qu'elle recouvre est, lui, déjà en place.

En témoignent ensuite des expérimentations isolées nées de l'initiative privée dans l'architecture industrielle ou urbaine (le *Phalanstère* de Fourier, les *Garden Cities* d'après Ebenezer Howard), dans les loisirs (les jardins ouvriers de l'abbé Lemire, les *Parkways* de Frederick Law Olmsted ou l'« urbanisme végétal »² d'Alphand). Rappelons le rôle central d'ouvrages théoriques engagés comme *La Cité Industrielle* de Tony Garnier (1917) et des réflexions sur la ville du sociologue Ezra Park ou de l'architecte Frank Lloyd Wright. La période est propice aux utopies sociales destinées à faire réfléchir leurs destinataires.

Quel est le point commun à toutes ces réflexions ? C'est justement la place accordée à la nature, quelle qu'en soit la forme. La politique des « embellissements urbains » mise sur le végétal, qu'il s'agisse des parcs londoniens, des allées plantées parisiennes ou du système de parc de Boston. La nature est esthétique : elle est relue dans le cadre urbain comme le signe de la maîtrise de l'homme sur le naturel ; son entretien régulier est un signe quotidien de l'accomplissement des sociétés humaines.

La nature a également et surtout, pour les hygiénistes, une vertu sanitaire ; il s'agit d'offrir au peuple des espaces pour l'épanouissement du corps et de l'esprit. Le stade fortifie l'ouvrier, le jardin individuel est le garant d'une activité saine et morale, le parc public est le parangon de la sociabilité. Le zonage prôné par le mouvement moderniste en architecture n'oubliera pas non plus la nature dans la répartition des espaces de vie urbains. Le discours sur le soleil, l'air pur et le « vert » sont largement théorisés par Le Corbusier. La nature, c'est ainsi le « supplément d'âme » des villes modernes, l'accompagnement de la beauté et de l'épanouissement social. La nature apparaît toujours comme un élément éminemment positif de la « qualité de vie ».

De la formalisation à l'idéalisation

Lorsqu'on étudie toutefois tous ces textes avec le recul critique que procure le temps, une idéologie fortement culturaliste rejaillit entre les lignes et teinte tous ces écrits d'une naïveté sociologique certaine. C'est-à-dire que l'hygiénisme, tant dans ses ouvrages théoriques que dans ses réalisations concrètes, se fonde bien souvent sur une utopie collective pensée *in abstracto*. On constate dans ces écrits une idéalisation de la vie

² Emprunt au titre de l'ouvrage et aux analyses de Caroline STEFULESCO, *L'urbanisme végétal*, Institut pour le développement forestier, Paris, 1993.

sociale à atteindre et cette idéalisation passe quasi-systématiquement par des représentations liées à la nature.

Qu'est-ce qui est commun aux discours de l'hygiénisme attachés respectivement à la « qualité de vie » et à la nature ? L'évolution des représentations historiques sur la nature ont déjà été suffisamment décrites pour qu'on n'y revienne pas³. Rappelons simplement que la nature a perdu son caractère profane sous l'influence du romantisme, qui l'a façonnée en tant que figure idéale positive. Elle a été replacée dans la continuité du Paradis biblique ; détachée d'un présent concret pour devenir un passé originel, abstrait et regretté, elle s'est vue parée des valeurs de pureté, d'immutabilité.

Ce procédé conceptuel leur a permis d'opposer cette nature idéale aux sociétés humaines et de fonder un dialogue fructueux entre nature et culture, entre la constance des éléments naturels et la finitude des sociétés humaines. Leur critique sociale les a conduit à exhausser la nature en un contre-modèle de la « ville », selon le procédé du miroir éprouvé depuis les philosophes de Lumières.

L'hygiénisme, de son côté, dénonce les maladies liées à l'insalubrité de la promiscuité urbaine, les conditions de vie au quotidien dans les quartiers pauvres et, parfois, le manque de moralité ou la délinquance urbaine⁴. A noter, le glissement du concret (les maladies) vers l'idéologie (la moralité publique) est insensible mais fréquent. Les termes utilisés pour soutenir ce discours sont plus étonnants encore : on agit la peur des nuisances urbaines, dépeintes en termes de maladie et de mort. On construit une figure de la modernité, perçue comme un tout technologique et aveugle, sous les traits répulsifs d'un ennemi militaire – figure très évocatrice à cette époque.

Le même glissement rhétorique fondé sur des ressorts émotifs ayant été utilisé par le romantisme dans sa critique des sociétés humaines, il devient assez logique que la nature apparaisse du coup à l'inverse comme la solution aux maladies du corps et de l'esprit. Par un procédé de *calque* logique, l'opposition homme/nature du romantisme est reprise ici aux racines de l'hygiénisme sous la forme littéraire ville/nature.

On touche en fait aux racines même de la représentation. Le religieux n'est plus très loin : la forme des projets urbains s'apparente à une recherche de perfection ; on cherche à rationaliser le spontané en introduisant des cercles concentriques, des radiales, des symétries végétales. Réintroduire la nature dans la ville prend une allure de quête originelle, le discours qui accompagne ce projet étant teinté de visées régressives aux

³ cf. B. KALAORA, N. BROU, A. CORBIN, A. ROGER ou C. et F. LARRERE, en particulier.

⁴ Notre propos se fonde notamment sur une étude des textes de Jean-Claude Nicolas Forestier – cf. B. LECLERC (éd.), J-C. N. Forestier, *Grandes villes et systèmes de parc*, Ed. Picard, Paris, 1996.

accents mystiques : la nature est parée d'une certaine sacralité implicite, son rôle est placé au-delà de toute critique rationnelle.

Même le psychologique n'est pas loin : la ville est ainsi entourée par un écrin végétal, par un paysage agréable et protecteur. Ce discours, fréquent dans la description du paysage, a été identifié depuis longtemps aux figures de la maternité, dans un recours compulsif à l'enfance. On est là très loin d'une justification de type coûts/avantages. La rationalité du discours autour de la « qualité de vie », *via* les représentations sur la nature, a complètement volé en éclats.

Mots nouveaux, idéologies latentes

Ce tournant stylistique n'est pas forcément préjudiciable aux projets que l'hygiénisme cherche à promouvoir. L'exagération et la démagogie rhétorique ont permis souvent de faire évoluer les politiques de la ville dans un sens positif.

Mais l'outil masque souvent une économie de moyens sociologiques. On agit des phobies collectives, puis la solution lénifiante du végétal, pour mieux faire passer le projet urbanistique d'un architecte visionnaire c'est-à-dire une conception personnelle du monde. L'échec de certains projets du modernisme s'explique bien souvent par ce filtre idéaliste qui, trop souvent, a conduit à négliger des interrogations sociologiques de terrain au profit d'une idéalisation de l'habitant-type et de modes de vie totalement irréels.

Plus grave : les outils pour convaincre n'ont, en fait, pas beaucoup évolué⁵. La nature, transformée trop facilement en « paysage » ou en « qualité de vie » selon les modes du moment, reste un bon outil argumentatif pour justifier une intervention urbanistique en exploitant le désarroi que d'autres peuvent éprouver face à des changements sociaux sur lesquels ils n'ont pas prise.

Pour la discipline géographique, « la qualité de vie » est donc une expression qui appelle des analyses en géographie culturelle et en géographie sociale pour être convenablement abordée. On y associera volontiers d'autres termes au contenu qualitatif, comme le « territoire », l'« espace perçu » et les recherches à l'échelon « local ». L'essentiel étant de toujours dissocier la « qualité de vie » des constructions inconscientes attachées à l'idée de nature qu'il véhicule trop souvent.

⁵ La lecture du *Plan vert régional d'Ile-de-France* élaboré par l'IAURIF en 1995 m'a fourni un exemple intéressant de cette rémanence idéologique des discours sur la nature en urbanisme.